

Avec « Nino dans la nuit », Capucine et Simon Johannin signent le roman parfaitement picaresque de vingtenaires assoiffés de plaisirs et de vérité

## Coincés dans une « after » infinie

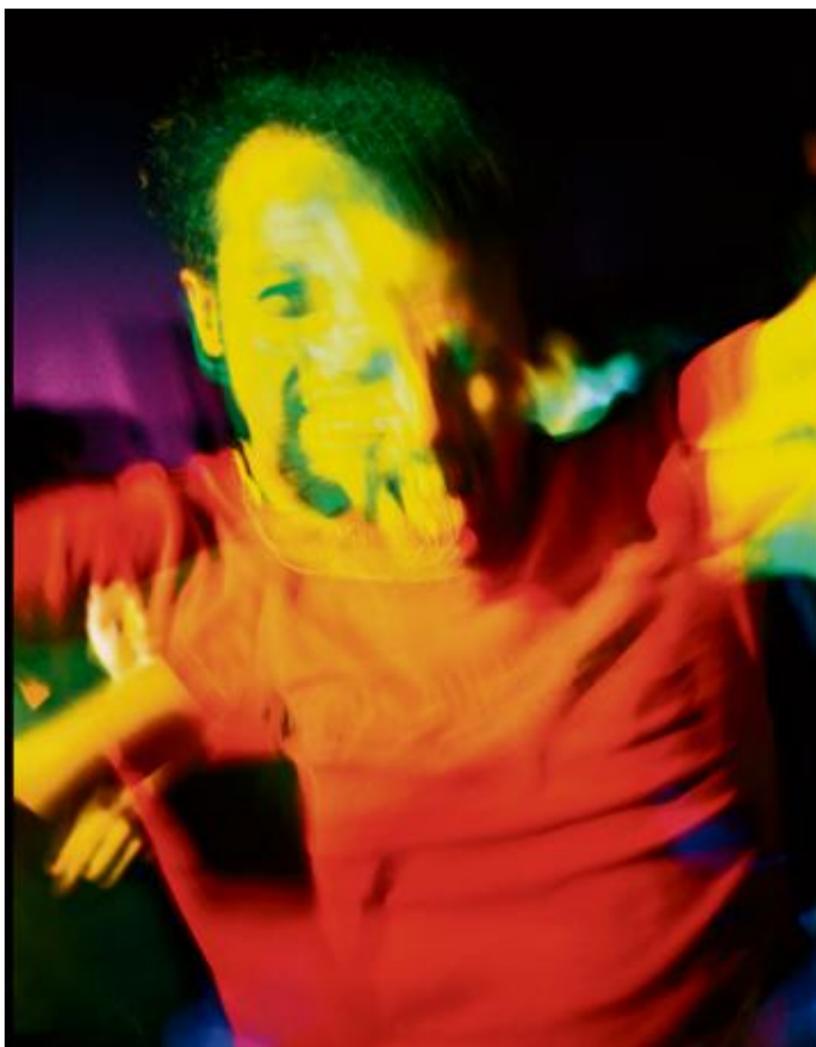
ÉRIC LORET

**J'** ai un démon par muscle et je cherche une compagnie avec qui cracher un peu de folie : c'est le livre qu'on aurait voulu écrire à l'âge de 20 ans. Ivre d'amour, avec des recettes pour chouer chez Carrefour ou s'embrouiller dans le métro quand l'heure du dodo est passée depuis longtemps. Le narrateur est un ex-étudiant dans la déchère qui boit, fume et gobe tout, comme le dit un de ses amis, et qui nous raconte sa vie, laquelle, à 20 ans, donc, va de mal en pis. « *Jobserve le monde par la fenêtre, je t'aime par la fenêtre et partout je vois tomber du ciel, sur moi et tout le quartier, des grosses gouttes de lassitude.* »

Dès le début, on pense à Céline pour le persiflage dilettante et gouaillieur, Apollinaire pour le soin orphique du langage, Genet pour la part baroque et maudite. Assez vite, on trouve que *Nino dans la nuit* correspond très exactement au

**Une sarabande horripilante, qui va du patron arnaquant une employée immigrée au marchand de sommeil qui vole les biens de ses locataires avant de changer la serrure**

genre picaresque tel que l'analysait le spécialiste Maurice Molho (1922-1995) : « *Toute activité de négoce, quelle qu'en soit la nature (le travail est une marchandise, au même titre, paradoxalement, que la mendicité), sera réputée douteuse du fait que le profit ne saurait s'obtenir qu'au détriment du prochain, si bien que le picaresque, exposant d'une mentalité hostile au mercantilisme, dont il est aussi victime, pourrait bien n'être qu'un bourgeois manqué.* » (Encyclopédie universelle, 2012)



MEYER/TENDANCE FLOUÉ

On ne soupçonnera évidemment pas Capucine et Simon Johannin d'avoir appliqué cette formule à leur roman. C'est plutôt que leur génération – ils ont 25 et 27 ans – vit très exactement ce que décrit Molho : une société à nouveau scindée entre possédants et manants sans espoir de suture, où toute relation est marquée du sceau de l'exploitation et de la compétition. Chacun apprend dès l'enfance à se vendre et traite tout autre comme une marchandise. On trouvera donc ici des « plus vieux et plus moches » qui prétendent aider Nino et sa petite amie Lale, mais dans la seule intention de les « baisser » au sens propre comme figuré. Une sarabande horripilante, qui va du patron arnaquant une employée immigrée (il lui fait croire que les heures d'installation et de rangement ne sont pas payables) jusqu'au marchand de sommeil qui vole les biens de ses locataires avant de changer la serrure.

La véritable aide, le seul asile, Nino et Lale les trouvent auprès d'une bande d'amis régulièrement défoncés, dans une ambiance telle que l'a théorisée le duo de plasticiens Trapier-Duporté, pour qui cette génération est comme coincée dans une « after » infinie : à ce moment de la fête où l'énergie venant à manquer, « on ne peut échapper à une période de décompensation. Aussi, notent-ils, est-il légitime de l'envisager, tant d'un point de vue tragique qu'ironique sous la forme d'un possible bad trip planétaire. » Cette jeunesse, dont la seule urgence est de se « défoncer la gueule (...) en creusant des trous dans le sommeil » et qui se défie du « commerce » humain ou marchand parce que

c'est forcément du vol, a en revanche et très logiquement une soif absolue de vérité et de fidélité amoureuse.

Ainsi quand Nino finit avec une viande soûlée au fond des chiottes d'un bar, sa culpabilité n'a d'égal que le taux de GBL dans son sang : « *Hier je cramais à la drogue, aujourd'hui je sale les blessures à la honte.* » Le refus du négoce conduit aussi à débarrasser la sexualité du phallus et de la prédation. Personne ne prend rien à l'autre, amour et grotesque s'ébattent en liberté : « *Encore une nuit où la barque du soleil a traversé le monde souterrain en flottant sur la flaque extraite de mes couilles, encore une nuit où t'as sauvé le monde en me jouissant dans la bouche.* » Un autre effet de cet araselement du genre est l'invention d'un nouveau type de personnage, ici nommé Malik, alter ego gay du héros, à qui l'unit indissolublement le comique de la chair, et sans qu'aucun désir se lève jamais entre eux : « *Je sais tout, jusqu'au prix d'une poire à lavement en solde, et il sait tout, même le bruit que je fais quand je couine.* »

*Nino dans la nuit* n'a pas pour autant le mauvais goût de se faire passer pour un roman de *white trash* sans salut. Le narrateur est un petit-bourgeois et il le sait, lui qui passe ses nuits dans des tiers-lieux branchés, friches laissées « à des artistes avant destruction, parce que des esprits torturés et leurs potes qui font les folles torse nu, ça reste mieux que des sans-papiers avec leurs gosses qui font la cuisine. Tant mieux pour nous, tant pis pour les gosses. » Faute auto-poignardée est presque pardonnée. ■

**NINO DANS LA NUIT, de Capucine et Simon Johannin, Allia, 288 p., 14 €.**

APARTÉ

## Montréal vu d'en bas

HOMMAGE AU JOUEUR, DE DOSTOÏEVSKI ou à *Dans la déchère à Paris et à Londres*, d'Orwell, *Le Plongeur*, premier roman du Québécois Stéphane Larue, 36 ans, nous immerge dès l'abord dans la sueur, les obsessions et le labeur de son narrateur. Double de l'auteur, Stéphane, un jeune étudiant en graphisme à Montréal, fan de metal, de BD, de Lovecraft et d'Asimov, claqué tout dans les loteries vidéo. Il décroche des études, ment à son entourage, emprunte sans jamais rembourser, s'isole. Puis un job de plongeur dans un grand restaurant l'emmène au-delà de tout ce qu'il croyait pouvoir vivre et supporter – une sorte de rédemption par l'excès de tout, à force de toucher le fond.

Pourtant, cette trajectoire d'espoirs de guérison et de rechutes ne constitue pas la principale force de ce roman, prix Senghor 2017. Ce qui intéresse l'auteur est de trouver la langue à même de rendre l'atmosphère du coup de feu, l'excitation de l'après-service et la bière qui apaise les corps endoloris, la fièvre qui s'empare d'un joueur à l'instant de la première mise, ou encore la décharge qui parcourt le corps d'un « métalleux » quand résonne la vibration de la basse qu'il attend.

« Perds pas le beat »

L'écrivain, aujourd'hui barman à Montréal, est à son meilleur quand il décrit les bas quartiers où officie le narrateur. Stéphane Larue nous y emmène comme Zola nous faisait descendre à la mine. La plonge apparaît telle une bête (« *La machine à laver bâillait grande ouverte, on entendait une lente pluie de gouttes d'eau, un rack plein séchait* ») qui broie les travailleurs puis les recrache, engourdis et huileux. Au-dessus des bruits sourds de portes de four et de frigo qui se referment volent les « *Move!* » et « *Enwèye!* » (« *Magne-toi!* », en québécois). On pense à Maylis de Kerangal pour l'écriture du groupe et du travail. On pourrait aussi le rapprocher de Joseph Ponthus qui, dans le récent *A la ligne* (La Table ronde, 272 p., 18 €), décrit l'épreuve physique et le bouillonnement des âmes à l'usine.

Stéphane Larue recourt davantage aux dialogues. « *Perds pas le beat, sinon t'es faite. Si ça rushe et que c'est pas assez propre, checke les savons pis le filtre. Rince bien avant d'envoyer le stock dans la machine pis change ton eau souvent. Essaye d'enlever la mardo qui tombe dans le dish pit au fur et à mesure pour pas boucher l'évier* », explique Bébér, cuisinier et protecteur du héros.

Fallait-il proposer un lexique pour faciliter la compréhension du français du Québec? Non, la langue est indémêlable du projet de l'auteur. Celui de donner à voir le Montréal des années 2000 dans un réalisme fascinant. Parfois tout retombe, et le plongeur s'abandonne, lyrique : « *Des jours qui ont suivi le 25 décembre je n'ai vu que les nuits.* » C'est pas pire pantoute pour un premier roman. ■

GLADYS MARIVAT

► **Le Plongeur**, de Stéphane Larue, Le Quartanier, 576 p., 22 €.

## Soixante-cinq fois Arnaud Cathrine

Dans les courts textes de « J'entends des regards que vous croyez muets », l'auteur observe le réel pour mieux le fictionner

RAPHAËLLE LEYRIS

**A**rnaud Cathrine « vole » les inconnus comme un musicien fait ses gammes. Sa manie d'espionner ses voisins – d'immeuble, de café, de train, de plage, de supermarché – entretient son sens de l'observation et sa capacité à croquer une silhouette, une attitude, en peu de mots. Sa propension à leur inventer des vies à partir des bribes glanées en quelques instants, à

interpréter les signes pour basculer dans la fiction, alimente son imagination, sa machine à romancer. En parcourant *J'entends des regards que vous croyez muets*, recueil de soixante-cinq courts textes issus de ces rapines, on a l'impression grisante d'être convié dans l'atelier de l'écrivain. Dans le laboratoire où se sont élaborés les beaux romans que sont *Sweet Home*, *La Disparition de Richard Taylor* ou *Le Journal de Benjamin Lorca* (Verticales, 2005, 2007, 2010), et les nouvelles très réussies de *Pas exactement l'amour* (Verticales, 2015).

Le lecteur d'Arnaud Cathrine y arpente des territoires familiers. Géographiques, d'abord, entre

Paris (marqué au plus profond par les attentats de 2015, auxquels l'auteur a consacré la trilogie romanesque pour adolescents *A la place du cœur*, Robert Laffont, 2016-2018) et les grandes plages de l'Ouest, normandes ou girondines, le long desquelles il nous promène, ramassant des scènes comme d'autres des coquillages. On y sillonne aussi les territoires intérieurs et sentimentaux explorés de livre en livre par Arnaud Cathrine, ce subtil écrivain de la fragilité.

**Influences**

Revient sans cesse l'amour, des manières dont on le cherche à ce qu'il en reste après la rupture ; la

famille, avec les liens toujours si heurtés, gonflés de silences et de malentendus, entre parents et enfants – même si Arnaud Cathrine rend un bel hommage à ses propres géniteurs, en glissant qu'il doit à sa mère son goût d'espionner son prochain, et à son père, de savoir qu'une scène aperçue dans la rue peut vous hanter pour toujours. Il est aussi question ici de la virilité et des manières de l'investir. De l'adolescence, cet âge sur lequel l'auteur, né en 1973, a beaucoup écrit, au point de se moquer ici de ce penchant, sans renoncer pour autant au plaisir d'observer ces jeunes garçons et filles, et d'imaginer ce qui leur passe par

la tête. On y croise ses influences, Marguerite Duras, Annie Ernaux et Sophie Calle en tête, en même temps que ses amis, comme le chanteur Florent Marchet, avec lequel il a coécrit le « roman-album » *Frère animal* (Verticales, 2008) – ainsi que le texte le plus long du recueil, « Le Chat ».

Forcément, Arnaud Cathrine ne feint pas de l'ignorer, il se livre beaucoup en exposant les « films », y compris sexuels, qu'il se fait sur autrui dans ces textes drôles ou mélancoliques. Il s'y livre autant sinon plus que lorsqu'il décrit des scènes non fantasmées de son propre quotidien, sessions sur le divan et pres-

cription d'antidépresseurs incluses. Vingt et un ans après avoir publié son premier roman (*Les Yeux secs*, Verticales, 1998), et avec un évident plaisir, le romancier, qui est aussi scénariste et parolier, assume pour la première fois le « je » autobiographique. Mais il traite ce « je » avec une forme d'humour burlesque telle que l'on finit par se demander si, dans le fond, il ne serait pas le plus fictif des personnages croqués ici, avec beaucoup de maîtrise, par Arnaud Cathrine. ■

► **J'ENTENDS DES REGARDS QUE VOUS CROYEZ MUETS**, d'Arnaud Cathrine, Verticales, 192 p., 18 €.